

AMÈRES RÉJOUISSANCES : LA DUCHESSE DE SAVOIE À GENÈVE

Le rituel de la joyeuse entrée était l'occasion de réjouissances et de dialogue. Sauf quand la rupture politique s'apprêtait à être consommée... ainsi entre la cité de Genève et les ducs de Savoie en 1523.

« Vous feriez mieux d'employer l'argent que vous dépensez pour honorer le duc et sa femme à fortifier la ville afin de les maintenir dehors, plutôt que de les accueillir et qu'ils vous brûlent au moyen de votre propre paille! » aurait fulminé un Genevois à l'adresse de ses concitoyens, au soir du 4 août 1523. La joyeuse entrée de la nouvelle épouse du duc Charles II de Savoie, que les citadins préparaient à grands frais depuis des semaines, venait de s'achever, mais elle ne s'était pas déroulée comme on aurait pu l'espérer.

Les princes de Savoie étaient peu aimés à Genève : depuis plus de deux siècles, ils convoitaient la ville et s'immisçaient autant que possible dans ses affaires. L'indépendance de la cité du bout du lac avait longtemps été garantie par son statut de ville impériale gouvernée par un prince-évêque, mais au milieu du XV^e siècle, la donne avait quelque peu changé. Dès les années 1450 en effet, l'évêque s'était inmanquablement avéré un membre de la maison de Savoie ou l'un de ses proches – cadet, bâtard ou familier. Si certains Genevois s'accommodaient de ce protectorat savoyard, d'autres, plus nombreux, voulaient s'en extraire en s'alliant aux Cantons suisses. En 1519, Fribourg accorda la bourgeoisie à 95 Genevois qui demandèrent, dans la foulée, à obtenir également la combourgeoisie pour leur ville – ce qui leur fut refusé en raison des pressions exercées par Charles II de Savoie. Ce dernier punit alors les Genevois en leur infligeant une démonstration de force : il pénétra en armes dans la ville, s'en rendit maître et fit exécuter les principaux meneurs. C'est dans ce contexte tendu que fut organisée la joyeuse entrée de 1523. Apparue à la fin du XIV^e siècle dans l'Occident médiéval, ce rituel cimentait les rapports entre les princes et leurs sujets. Les principales villes manifestaient leur fidélité au monarque fraîchement intronisé ou



Béatrice de Portugal représentée sur une monnaie savoyarde (vers 1520-1530). Pompeo Litta, *Famiglie celebri di Italia*, vol. VIII (*Duchi di Savoia*), Milano, sans date.

à la souveraine récemment épousée en leur offrant les clés de la cité et le dévouement de ses bourgeois ; en échange, elles recevaient des privilèges commerciaux ou politiques. Ce contrat était solennisé par un cheminement des princes au travers du dédale urbain, la communauté des citadins leur offrant pour l'occasion cadeaux, hommages et divertissements. En 1523, les Genevois n'avaient pas ménagé leur peine pour accueillir la jeune duchesse de Savoie, Béatrice de Portugal. Les quatre syndics de la ville étaient allés l'accueillir au pont d'Arve et, tout au long du trajet qui l'amena en cortège à la cathédrale Saint-Pierre, ils portèrent un dais au-dessus de la princesse – signe de sa souveraineté. 500 hommes et 300 femmes, tous vêtus aux couleurs de l'infante, l'accueillirent à Plainpalais, puis l'accompagnèrent en ville où de multiples attractions avaient été déployées. Aux endroits stratégiques (la Corratierie, Notre-Dame du Pont, Bourg-de-Four, l'hôtel de ville), avaient été dressés des décors dans lesquels des citadins grimés déclamaient des compliments en vers à la duchesse. Selon le goût de l'époque, des bergers et des sauvages côtoyaient des allégories (Renommée, Humilité, Genève), des personnages mythologiques (Apollon et les neuf muses), des protagonistes

Vue de Genève tirée du *Liber chronicarum* d'Hartmann Schedel publié en 1493. *Münchener Digitalisierungszentrum. Digitale Bibliothek.*



UN TÉMOIN LUCIDE

Malgré son hostilité envers la maison de Savoie, le chroniqueur genevois François Bonivard (1493-1570) avait relevé que la froideur de la princesse à l'égard de la population genevoise n'était pas forcément uniquement imputable à son mauvais naturel, mais qu'elle pouvait avoir une origine culturelle. Comme il le disait lui-même, «les coutumes de Portugal sont de faire des princes des idoles»...

de l'histoire sainte (l'empereur Constantin et sa mère, sainte Héléne) ou de l'histoire récente (les duchesses de Savoie ayant précédé Béatrice).

Impairs et malentendus

Mais malgré ce décor que l'on avait tout fait pour rendre idyllique, des gaffes furent commises de part et d'autre, accentuant des tensions déjà palpables. L'incident qui mit le feu aux poudres? Une attention pourtant particulièrement délicate de la part de la communauté genevoise: l'épouse d'un notable de la ville, d'origine ibérique, déclama un poème de bienvenue à la duchesse dans sa propre langue. Mais ce «quatrain en espagnol» ne correspondait pas tout à fait à la langue maternelle de l'infante... de Portugal. Que virent les Genevois? Une jeune femme de dix-huit ans trônant hiératiquement dans un chariot, entourée de ses demoiselles d'honneur portugaises: toutes immobiles, lourdement fardées et couvertes de bijoux, regardant fixement devant elles. Les compliments à la duchesse, soigneusement élaborés, lui avaient entre autres été présentés par quelques-uns des rebelles ayant demandé la combourgeoisie à Fribourg quatre ans plus tôt, ainsi forcés de faire amende honorable. La souveraine «ne les remercia même pas et ne daigna pas même les regarder». Les Genevois en déduisirent qu'elle les considérait «non seulement comme ses sujets, mais comme ses esclaves, tels ceux qu'elle avait en Portugal». Dès lors, la tentation était forte de «tout défaire» et «d'abattre tous les jeux et toutes les histoires parmi la ville».

Et la duchesse Béatrice? Fille du souverain le plus riche d'Europe, le roi de Portugal Manuel I^{er}, elle avait épousé à seize ans le duc de Savoie Charles II, lui-même alors âgé de 35 ans. Si l'écart de rang entre les deux époux était non négligeable, celui de fortune était immense et l'on sait que l'infante quitta avec un enthousiasme tout relatif la brillante cour de Lisbonne pour celle, autrement plus modeste, de Chambéry. Ayant perdu quelques mois plus tôt son premier enfant, déjà enceinte du second, la jeune femme peinait à se résigner à cette souveraineté de second ordre qui allait désormais constituer son ordinaire. Comprendait-elle alors bien le français et l'italien, langues du

duché de son époux? Rien n'est moins sûr. Ce qui est par contre certain, c'est que depuis l'enfance, elle avait été accoutumée à la rigide étiquette de cour portugaise, qui impliquait une distance pharaonique entre les souverains et leurs sujets.

Ces grandes occasions qu'étaient les rituels princiers cristallisaient les ambitions, les tensions et les conflits. En cela, ces événements exceptionnels s'avèrent souvent un terrain favorable pour saisir la situation politique du moment, dont ils offrent un instantané particulièrement précis. Cette (médiocrement) joyeuse entrée en témoigne, elle qui annonce le crépuscule de la domination savoyarde sur ce qui deviendra, quelques années plus tard, la cité de Calvin.

Thalia Brero,
Université de Genève

Pour en savoir plus:

Thalia Brero, *Le cérémonial princier à la cour de Savoie (1490-1550). Entre stratégies dynastiques et représentation du pouvoir*, à paraître à Florence en 2016.

La reine de France Anne de Bretagne, assise sous un dais, lors de sa joyeuse entrée parisienne de 1504. *André de La Vigne, "Comment la Royne a Saint Denys sacree [...]". Peinture sur vélin. Aylesbury (Grande-Bretagne), National Trust Waddeson Manor, The Rothschild Collection, ms. 22, fol. 38v.*

